La Paracha par Mariacha

La lumière au bout du chemin

Vayichla'h, Paris, vendredi 27 novembre 2026 **16h40 – 17h51**

essentielle

À mesure que nous approchons de 'Hanouka, les jours raccourcissent et la nuit gagne du terrain. Cette obscurité qui enveloppe progressivement notre quotidien semble également traverser les récits de la Torah. La paracha Vayichla'h est marquée par une succession d'épreuves qui confrontent notre patriarche à la souffrance, à la peur et à la perte.
Yaakov s'apprête à retrouver son frère Essav, vingt-deux ans après l'avoir quitté. Ce retour en terre d'Israël, ordonné par Hachem, aurait pu être l'aboutissement heureux de longues années d'exil. Pourtant, la menace est immense : Essav marche à sa rencontre, accompagné de quatre cents hommes. Yaakov, entouré de ses femmes, de ses enfants et de ses troupeaux, redoute cette confrontation dont il ignore l'issue.

La nuit précédant les retrouvailles, il fait traverser le Yabboq à sa famille et demeure seul sur l'autre rive. C'est alors qu'un mystérieux personnage engage avec lui un combat qui se prolongera jusqu'à l'aube. Yaakov en sort victorieux, mais blessé. Il reçoit un nouveau nom, Israël, et reprend sa route en boitant.
Plus loin dans la paracha, la violence s'abat sur Dina. Puis vient la mort de Ra'hel, qui rend son âme en donnant naissance à Binyamin. Autant d'événements douloureux qui donnent à Vayichla'h une tonalité particulièrement sombre.
Mais cette obscurité n'est pas seulement celle des épreuves individuelles de Yaakov. Nos Sages lisent dans sa nuit une représentation de l'exil du peuple juif. L'exil ne se définit pas uniquement par l'éloignement d'une terre. Il désigne également une réalité spirituelle : **l'impossibilité de percevoir clairement la présence divine dans le monde.**

Nous vivons dans un univers dont nous saisissons la dimension matérielle, mais dont la source spirituelle demeure cachée. Nous devons étudier, prier, méditer, développer notre intériorité pour retrouver une présence qui, autrefois, était perceptible aux prophètes.
La disparition progressive de la prophétie, à la fin de l'époque biblique, constitue à cet égard l'une des grandes ruptures de notre histoire spirituelle.
Pour mesurer la profondeur de cette perte, il faut imaginer un monde dans lequel la réalité ne se limitait pas à ce que les sens pouvaient en saisir. Les prophètes percevaient, au sein même des événements, une parole divine. Le monde visible n'était pas séparé de sa source invisible.
Avec la fin de la prophétie commence une autre manière d'accéder à la volonté d'Hachem. L'étude, le raisonnement, l'interprétation et le débat deviennent les instruments essentiels de cette recherche. Cette évolution trouvera une expression majeure dans le développement de la Torah orale, de la Michna et du Talmud.
Mais une question demeure : comment retrouver, au cœur d'un monde devenu spirituellement opaque, la lumière qui lui donne vie ?
C'est précisément la question que soulèvent ensemble Vayichla'h et 'Hanouka.

La Torah décrit la confrontation nocturne de Yaakov en quelques mots :
וַיִּוָּתֵר יַעֲקֹב לְבַדּוֹ וַיֵּאָבֵק אִישׁ עִמּוֹ עַד עֲלוֹת הַשָּׁחַר׃
« Yaakov demeura seul, et un homme lutta avec lui jusqu'au lever de l'aube. » *Béréchit 32, 25*
Qui est cet homme ? Pourquoi surgit-il précisément au moment où Yaakov s'apprête à retrouver Essav ? Et surtout, pourquoi ce combat doit-il se dérouler durant la nuit et s'achever à l'aube ?
Nos Sages identifient cet adversaire au représentant spirituel d'Essav, tandis que d'autres enseignements rapprochent cette force du mauvais penchant, de Satan et de l'ange de la mort.
Le Zohar donne à l'itinéraire de Yaakov une portée qui dépasse sa seule histoire personnelle. Son départ de Beer-Chéva vers 'Haran préfigure l'exil du peuple juif hors de sa terre. Son retour annonce, à l'inverse, le rassemblement des exilés et le retour d'Israël sur sa terre. Le *Shvilei Pin'has* développe cette lecture : le retour de Yaakov devient une allusion au retour du peuple juif à l'époque de la délivrance.

La confrontation avec Essav prend alors une dimension considérable. Ce n'est plus seulement une querelle entre deux frères. Elle représente l'affrontement de deux forces historiques, de deux visions du monde, dont l'issue engage la destinée d'Israël. Yaakov revient sur sa terre, mais une force cherche à l'en empêcher.
Le Chlah HaKadoch éclaire cette lutte à travers la figure de Samaël, associée dans la tradition kabbalistique à l'ange d'Essav.

Ce nom possède une particularité : il peut être décomposé en deux éléments, *Sam* et *El*.
Sam évoque le poison, une substance dont l'effet peut devenir destructeur. *El* renvoie au divin.
Cette composition fait apparaître une tension fondamentale : **une même puissance peut être orientée vers la destruction ou mise au service d'une finalité supérieure.**
Le combat de Yaakov n'oppose donc pas seulement le bien à une force extérieure qu'il faudrait éliminer. Il révèle également le travail intérieur par lequel l'être humain apprend à orienter les puissances qui l'habitent.
C'est ici que l'enseignement de la 'Hassidout vient apporter un éclairage décisif.

Nous avons souvent tendance à considérer nos penchants comme des ennemis qu'il faudrait faire taire, combattre ou supprimer.
La colère serait mauvaise, le besoin de reconnaissance dangereux, les désirs suspects. L'idéal spirituel consisterait alors à nous débarrasser progressivement de tout ce qui nous trouble. Mais la pensée hassidique propose une autre approche.
Elle nous invite à distinguer **la force elle-même de la direction que nous lui donnons**.
Le mot hébreu *Yetser*, dans l'expression *Yetser Hara*, est lié à la notion de formation, de création. Il désigne une puissance intérieure capable de produire, de construire, de transformer.
Cette puissance peut évidemment nous conduire à des comportements destructeurs. Mais elle peut également devenir une ressource au service de notre accomplissement. Prenons le besoin de reconnaissance. Lorsqu'il gouverne nos relations, il peut nourrir la jalousie, l'orgueil, la comparaison permanente avec les autres ou la dépendance à leur regard.

Une personne qui cherche continuellement à être admirée risque de passer sa vie à mesurer sa valeur à travers l'approbation extérieure.
Mais derrière ce besoin se trouve parfois une aspiration profondément humaine : celle d'exister, d'être vue, de sentir que sa présence a de la valeur.
Que se passe-t-il si cette même énergie cesse d'alimenter la comparaison pour être dirigée vers le développement de nos capacités ?
Le désir d'être reconnu peut alors devenir une motivation pour apprendre, créer, transmettre, accomplir quelque chose qui nous ressemble.

La force n'a pas disparu. Elle a changé de destination. Il en va de même pour la colère. Lorsqu'elle nous domine, elle peut humilier, blesser et détruire les relations. Mais cette intensité émotionnelle peut également nous donner le courage de défendre une personne vulnérable, de dénoncer une injustice ou de poser une limite nécessaire.
L'enjeu n'est donc pas de justifier la colère ni de lui permettre de s'exprimer sans retenue. Il est d'apprendre à reconnaître l'énergie qu'elle contient et à la diriger vers une action juste.
La transformation intérieure ne consiste pas toujours à posséder moins de forces. Elle consiste souvent à mieux les orienter.
C'est ainsi que nous pouvons comprendre le combat de Yaakov contre Samaël.
Il ne s'agit pas de nier l'existence des forces négatives, mais de refuser qu'elles déterminent la direction de notre vie.
Cette capacité à transformer nos ressources intérieures est au cœur de la révolution spirituelle introduite par la 'Hassidout.

Youd-Tet Kislev : la révolution de l'intériorité

L'approche de 'Hanouka coïncide avec une autre date importante du calendrier hassidique : le 19 Kislev, appelé *Youd-Tet Kislev*, considéré dans la tradition 'Habad comme le Roch Hachana de la 'Hassidout.
Cette date commémore la libération, en 1798, de Rabbi Chnéour Zalman de Lyadi, fondateur du mouvement 'Habad et auteur du Tanya.
Arrêté par les autorités de la Russie tsariste à la suite de dénonciations, il passa cinquante-trois jours en prison.
Son emprisonnement ne fut pas seulement vécu comme une épreuve politique. Selon la tradition hassidique, il reflétait également une interrogation spirituelle : le moment était-il venu de diffuser largement les enseignements les plus intérieurs de la Torah ?
Rabbi Chnéour Zalman raconta avoir reçu, pendant son emprisonnement, un encouragement spirituel du Baal Chem Tov et du Maguid de Mézéritch. Loin de devoir interrompre son œuvre, il était appelé à poursuivre et à intensifier la diffusion de ces enseignements.
Sa libération, le 19 Kislev, fut ainsi comprise comme une autorisation nouvelle donnée à la propagation de la pensée hassidique.

Pour saisir la portée de cet événement, il faut revenir à la révolution initiée par le Baal Chem Tov au XVIIIe siècle.
Le peuple juif d'Europe orientale traversait alors une période particulièrement éprouvante. Les persécutions, la pauvreté et les désillusions provoquées notamment par les faux messianismes avaient profondément marqué les communautés.
Dans ce contexte, le Baal Chem Tov a contribué à transformer l'expérience religieuse de nombreux Juifs.
La pratique des mitsvot et l'étude de la Torah demeuraient essentielles. Mais elles ne devaient pas être réduites à des obligations extérieures, ni être vécues comme un domaine réservé à une élite savante. La question n'était plus seulement : « Que dois-je faire pour servir Hachem ? »
Elle devenait aussi : **« Qui suis-je, moi qui cherche à Le servir ? »**

Quels sont mes désirs, mes peurs, mes blessures, mes aspirations ? Quelle place occupent mes émotions dans ma relation avec Hachem ? Comment engager la totalité de mon être dans cette rencontre ?
Bien avant que la psychologie moderne ne développe son langage propre, les maîtres de la 'Hassidout accordaient une attention considérable aux mouvements de l'intériorité humaine.
La joie, la prière, la simplicité du cœur, la valeur singulière de chaque personne et la possibilité pour chacun d'entretenir une relation personnelle avec le divin deviennent des thèmes fondamentaux.
Cette pensée bouleverse également notre manière de regarder le monde.
אֵין עוֹד מִלְבַדּוֹ - « Il n'est rien en dehors de Lui. »
Le monde matériel n'est pas un espace abandonné par Hachem, qu'il faudrait fuir pour parvenir à la spiritualité.

Chaque réalité existe parce qu'une force divine lui donne continuellement vie.
Le défi consiste à développer un regard capable de reconnaître cette dimension invisible derrière ce que nous voyons. Lorsque nous contemplons une pomme, nous voyons sa forme, sa couleur, sa matière. Mais la pensée hassidique nous invite à considérer également la parole divine qui rend son existence possible. Notre regard physique ne suffit pas à tout percevoir.
Il nous appartient de former notre regard intérieur.

La 'Hassidout ne nous demande pas de nous retirer du monde pour rencontrer Hachem, mais d'apprendre à reconnaître Sa présence au cœur même de notre existence.
Ce projet trouve son expression dans une notion fondamentale de la pensée juive: דִּירָה בַּתַּחְתּוֹנִים - **Dira Bata'htonim**, faire de ce monde inférieur une demeure pour la présence divine.
La rencontre entre le monde grec et le judaïsme ne fut pas uniquement un affrontement militaire ou politique.

Elle exprima également une confrontation entre deux visions de l'existence.
La pensée philosophique grecque, dans certains de ses grands courants, accordait une place essentielle à la raison et à la recherche de vérités universelles. La tradition platonicienne, notamment, établissait une distinction entre le monde sensible, changeant et imparfait, et une réalité intelligible supérieure.
Dans cette perspective, le corps et ses désirs pouvaient apparaître comme des obstacles à l'élévation de l'esprit.
Le judaïsme développe une conception profondément contraire.
Le corps n'est pas un obstacle dont il faudrait se libérer pour servir Hachem. Il est le lieu même où cette relation peut s'accomplir. Le divin n'attend pas seulement nos pensées, nos connaissances ou nos méditations. Il attend également nos **actes**.
Une mitsva accomplie, un repas partagé, une parole bienveillante, un sourire offert, un geste de générosité : autant de réalités matérielles capables de devenir porteuses de spiritualité.

C'est ce que révèlent, chacune à leur manière, les mitsvot auxquelles la tradition associe particulièrement la résistance aux décrets grecs : Chabbat, Roch 'Hodech et Brit Mila.
Le Chabbat nous enseigne que l'élévation spirituelle peut se vivre à travers le repos du corps, le plaisir d'un repas, la rencontre familiale et la joie d'être ensemble.
La Brit Mila inscrit l'alliance avec Hachem dans le corps lui-même. Roch 'Hodech révèle la participation humaine à la sanctification du temps, à travers la détermination du calendrier.
Ces mitsvot refusent la séparation radicale entre la matière et l'esprit. Elles affirment que la vie

humaine, dans toutes ses dimensions, peut devenir un espace de sainteté.
Cette conception apparaît avec une force particulière dans la lumière de 'Hanouka.
La flamme possède une nature singulière. Elle demeure insaisissable, presque immatérielle, mais elle ne peut exister sans une mèche, de l'huile et un support matériel. Elle s'élève vers le haut tout en demeurant attachée à ce qui la nourrit. N'est-ce pas une représentation saisissante de l'être humain?
Notre âme aspire à la transcendance, mais elle a besoin de notre corps pour agir dans le monde.
Nous prions avec notre bouche, nous accomplissons les *mitsvot* avec nos mains, nous manifestons notre générosité par des actes concrets. Le corps est le support grâce auquel la lumière intérieure peut prendre place dans la réalité. Et où allumons-nous les lumières de 'Hanouka ? À l'entrée de notre maison ou à sa fenêtre, afin qu'elles soient visibles de l'extérieur.

La lumière part de notre foyer pour se diffuser vers le monde.
Ce mouvement est essentiel. Il nous enseigne que la spiritualité ne doit pas demeurer une connaissance extérieure que nous admirons de loin. Elle doit d'abord habiter notre existence, nos relations, notre maison.
'Hanouka, dont le nom évoque également le *'Hinoukh*, l'éducation, nous rappelle combien il est important que nos enfants découvrent cette lumière dans leur propre foyer.
Une maison ne se résume pas à un lieu où l'on mange, dort et accomplit les tâches quotidiennes.
Elle est un espace où l'on grandit, où l'on apprend, où chacun trouve sa place et où la présence d'Hachem se révèle. La lumière de 'Hanouka n'est donc pas seulement destinée à repousser l'obscurité extérieure. Elle nous invite à retrouver celle que nous portons déjà en nous.

Mais la Torah nous apprend quelque chose de plus profond encore. Il ne s'agit pas uniquement d'apporter de la lumière là où règne l'obscurité. Il existe des situations dans lesquelles **la lumière peut naître de l'obscurité elle-même**.
C'est précisément ce que nous révèle l'histoire bouleversante de Ra'hel.

À la fin de notre paracha, alors que Yaakov et sa famille poursuivent leur voyage en terre d'Israël, Ra'hel donne naissance à son deuxième fils.
L'accouchement est particulièrement difficile. La sage-femme tente de la rassurer :
אַל־תִּירְאִי כִּי־גַם־זֶה לָךְ בֵּן: - « Ne crains pas, car celui-ci aussi sera un fils pour toi. » *Béréchit 35, 17*
Mais Ra'hel sent que ses forces l'abandonnent. La Torah décrit alors ses derniers instants :
וַיְהִי בְּצֵאת נַפְשָׁהּ כִּי מֵתָה וַתִּקְרָא שְׁמוֹ בֶּן־אוֹנִי וְאָבִיו קָרָא־לוֹ בִנְיָמִין: - « Au moment où son âme la quittait, car elle mourait, elle lui donna le nom de Ben-Oni ; mais son père l'appela Binyamin. » (*Béréchit 35, 18)*

Pourquoi ce changement de nom ?
Rachi, suivant le Midrach, explique que *Ben-Oni* signifie « le fils de ma souffrance ».
Ra'hel donne naissance à un enfant vivant, mais elle pressent que cette naissance lui coûte la vie.
Ce nom porte la trace de sa douleur. Pourtant, le Ramban propose une lecture remarquable du geste de Yaakov. Selon lui, Yaakov ne cherche pas à effacer le nom choisi par Ra'hel. Il souhaite au contraire le conserver dans son sens profond, mais en lui donnant une orientation positive. Car le mot *Oni* possède une autre signification possible : il peut désigner la force, la puissance.
Le Ramban rapproche cette expression de **רֵאשִׁית אוֹנִי - Réchit Oni**, « les prémices de ma vigueur », que Yaakov emploiera plus tard pour parler de Réouven. En nommant son fils Binyamin, Yaakov relie cette force à la droite, symbole de puissance et de réussite. Ainsi, le nom maternel n'est pas annulé. Il est interprété autrement.
Le Malbim développe cette dimension en expliquant que Ra'hel, en appelant son fils Ben-Oni, exprime aussi l'idée qu'elle lui a transmis sa propre force vitale.

Elle meurt en lui donnant la vie. Binyamin devient ainsi le dépositaire de cette énergie qu'elle lui a léguée. Cette lecture ne diminue en rien la tragédie de sa disparition. Elle nous invite à comprendre qu'au cœur même d'une épreuve, une force peut être transmise, une vie peut se poursuivre, une réalité nouvelle peut naître. Le passage de Ben-Oni à Binyamin n'est donc pas simplement le remplacement d'un nom triste par un nom heureux. Il exprime une transformation plus profonde : **ce qui porte la marque de la**

souffrance peut également devenir porteur de vie. Et c'est précisément ce mouvement que nous retrouvons dans l'histoire d'Israël écrite de façon allusive dans notre parasha.
Cette capacité à faire émerger la lumière de l'obscurité, nous la retrouvons dès le début, dans le combat nocturne de Yaakov. Toute la nuit, Yaakov lutte contre une force qui cherche à l'empêcher de poursuivre son chemin. Il en sort blessé, mais aussi transformé. C'est précisément au terme de cette lutte qu'il reçoit son nouveau nom : Israël.

La souffrance n'est pas effacée, mais elle ne constitue pas non plus l'aboutissement de son histoire. Yaakov porte désormais une blessure, mais il devient Israël. C'est au cœur même de l'épreuve qu'une identité nouvelle prend naissance. Et ce combat contient une promesse essentielle : **la nuit, aussi longue soit-elle, n'est pas éternelle.** La Torah précise qu'il lutte :
עַד עֲלוֹת הַשָּׁחַר « Jusqu'au lever de l'aube. » (*Béréchit 32, 25)*
Ce détail est essentiel. La nuit possède une limite. Elle peut être longue, éprouvante, parfois sembler interminable. Yaakov y est confronté à une force puissante qui le blesse profondément. Mais cette force ne parvient pas à le vaincre. Au terme du combat, il reçoit un nouveau nom :
כִּי־אִם־יִשְׂרָאֵל כִּי־שָׂרִיתָ עִם־אֱלֹהִים וְעִם־אֲנָשִׁים וַתּוּכָל:
« Mais Israël, car tu as lutté avec des êtres divins et avec des hommes, et tu as prévalu. » (*Béréchit 32, 29)*. Yaakov est entré dans la nuit porteur de ses inquiétudes, de son passé et de ses combats. Il en ressort blessé, mais transformé. Son nouveau nom ne signifie pas que toutes ses difficultés ont disparu. Il indique qu'il possède désormais une autre manière de se tenir face à elles. Le soleil se lève sur un homme qui boite, mais qui continue d'avancer. Cette image devient particulièrement puissante lorsqu'on la rapporte à l'histoire du peuple juif.

L'exil a été marqué par des siècles de persécutions, de ruptures et de souffrances. Pourtant, à travers ces épreuves, Israël n'a jamais renoncé à porter sa lumière. Le retour contemporain du peuple juif sur sa terre peut, dans cette lecture spirituelle, être compris comme une nouvelle étape du long chemin de Yaakov vers Eretz Israël. Le retour ne signifie pas la disparition des dangers. Il peut lui-même s'accompagner de luttes et de blessures. Mais il exprime la persistance d'une vocation, d'un peuple qui continue de marcher vers son avenir.
Dans le livre des Lamentations, nous lisons : **בְּמַחֲשַׁכִּים הוֹשִׁיבַנִי כְּמֵתֵי עוֹלָם:** - « Il m'a fait habiter dans les ténèbres, comme ceux qui sont morts depuis longtemps. » (*Eikha 3, 6)*
La Guemara, dans le traité Sanhédrin, applique ce verset au Talmud de Babylone :
זֶה תַּלְמוּדָהּ שֶׁל בָּבֶל - בְּמַחֲשַׁכִּים הוֹשִׁיבַנִי
« Il m'a fait habiter dans les ténèbres : cela désigne le Talmud de Babylone. » (*Sanhédrin 24a)* Comment comprendre qu'un texte consacré à l'étude de la Torah puisse être associé à l'obscurité? La difficulté apparaît lorsque nous replaçons cet enseignement dans son contexte.
Le Talmud de Babylone s'est développé dans une situation d'exil, loin de la terre d'Israël et de la révélation prophétique.

Il représente un immense travail intellectuel destiné à retrouver, à travers l'étude et l'interprétation, une vérité qui n'est plus immédiatement accessible. La lumière divine n'a pas disparu, mais il faut désormais la rechercher à travers l'effort de la pensée.
Le Rav Kook développe une idée saisissante : l'obscurité elle-même peut donner naissance à une lumière nouvelle et il rapproche cette dynamique de la naissance de Binyamin.
Ra'hel donne naissance à son fils au milieu de la souffrance. Elle le nomme Ben-Oni, mais Yaakov reconnaît dans cette naissance une force qui permettra de l'appeler Binyamin.

L'enfant né dans la douleur porte en lui une vie qui dépasse cette douleur. Il en va de même de la Torah développée dans l'exil. Le fait de ne plus percevoir immédiatement la volonté divine contraint l'esprit humain à chercher, à approfondir, à discuter, à découvrir de nouvelles dimensions de la Torah. L'obscurité devient ainsi, paradoxalement, le lieu d'une fécondité intellectuelle et spirituelle.
Cela ne signifie évidemment pas qu'il faille souhaiter l'épreuve, ni que toute souffrance possède une justification que nous serions capables de comprendre. Mais une fois l'épreuve présente, il demeure possible de chercher quelles ressources elle nous invite à mobiliser.

C'est dans cette perspective que prend tout son sens le verset de Kohélet :
וְרָאִיתִי אֲנִי שֶׁיֵּשׁ יִתְרוֹן לַחָכְמָה מִן־הַסִּכְלוּת כִּיתְרוֹן הָאוֹר מִן־הַחֹשֶׁךְ:- « J'ai constaté que la sagesse possède un avantage sur la folie, comme la lumière possède un avantage sur l'obscurité. » (*Kohélet 2, 13)*. Le sens premier du verset souligne la supériorité de la lumière sur les ténèbres.
Mais il est possible d'entendre dans l'expression **כִּיתְרוֹן הָאוֹר מִן־הַחֹשֶׁךְ - Kiyitron haor min ha'hochekh** une invitation supplémentaire : reconnaître la lumière qui peut surgir ***<u>à partir</u>*** de l'obscurité. Cette lecture rejoint le mouvement que nous avons découvert tout au long de Vayichla'h.
Yaakov est blessé, mais il devient Israël.
Ra'hel meurt en donnant naissance à Binyamin.
Et un peuple traverse la nuit de l'exil sans cesser de chercher la lumière.

Il existe une autre dimension de l'héritage de Ra'hel qui mérite une attention particulière.
Depuis plusieurs années, une pratique de prière associée à Ra'hel Iménou s'est largement diffusée parmi les femmes : pendant quarante jours, certaines allument une bougie et adressent une demande à Hachem, en invoquant le mérite de notre matriarche.
Il convient de distinguer une coutume contemporaine d'une obligation religieuse ou d'une promesse de résultat. Rien ne permet d'affirmer qu'un rituel précis, accompagné d'un nombre de jours déterminé, garantirait l'exaucement d'une prière. Certains éléments inclus dans cette « ségoula » ont donné lieu à des dérives de personnes peu scrupuleuses qui prétendent vendre des « bougies bénies » .
Mais au-delà de ces dérives, un phénomène remarquable mérite d'être reconnu.

Des milliers de femmes ont découvert, grâce à cette démarche, qu'elles pouvaient elles-mêmes s'adresser à Hachem. Certaines n'avaient jamais véritablement prié. D'autres considéraient qu'elles ne possédaient pas les connaissances ou le niveau de pratique nécessaires pour parler à Hachem. Elles demandaient volontiers à un rabbin ou à une rabbanite de prier pour elles, sans imaginer que leur propre voix pouvait avoir une place dans cette relation. Or la prière n'est pas réservée à une élite, elle appartient à chacun. Nous pouvons nous adresser à Hachem dans notre langue, avec nos mots, nos inquiétudes, nos demandes, nos remerciements et nous n'avons pas besoin de devenir quelqu'un d'autre pour entrer en relation avec Lui.
Dans cette perspective, l'œuvre de Ra'hel prend un sens particulièrement profond.
Elle est celle qui a donné naissance à Binyamin et elle devient, symboliquement, celle qui permet à tant de femmes de donner naissance à leur propre vie spirituelle. La femme qui n'osait pas prier découvre qu'elle peut parler à Hachem et celle qui se sentait éloignée retrouve un chemin personnel vers le divin.
Ra'hel continue ainsi, d'une certaine manière, à donner naissance : elle aide chacun à faire naître en lui une relation vivante avec Hachem.

Cette redécouverte rejoint profondément l'enseignement de la 'Hassidout. Le Baal Chem Tov avait rappelé qu'aucun Juif n'est trop simple, trop éloigné ou trop ignorant pour établir une relation authentique avec Hachem. Chaque néchama possède sa propre lumière et chacune doit contribuer à éclairer le monde.
Cette lumière intérieure que chacun porte en lui possède une force extraordinaire : elle peut non seulement nous aider à traverser l'obscurité, mais aussi éclairer ceux qui nous entourent.
C'est précisément ce que nous enseigne un épisode étonnant, rapporté par nos Sages, à propos d'Adam Harichon. La tradition rapporte qu'à la sortie du premier Chabbat de l'humanité, Adam Harichon découvrit l'obscurité de la nuit. Jusqu'alors, il avait bénéficié de la lumière particulière du shabbat. Mais lorsque cette lumière disparut, il dut affronter une réalité nouvelle.

Le Talmud raconte qu'Hachem lui donna l'intelligence nécessaire pour produire du feu en frappant deux pierres l'une contre l'autre.
La première réponse de l'homme à l'obscurité fut donc de créer une lumière. Cette image contient une leçon essentielle.
Nous ne maîtrisons pas toujours les circonstances dans lesquelles nous vivons. Nous ne pouvons pas empêcher toutes les épreuves, toutes les pertes, toutes les nuits. Mais nous pouvons parfois découvrir, au cœur de ces situations, une capacité d'action que nous ne soupçonnions pas.
Une force qui demande à être mobilisée. Un talent qui attend d'être développé. Une relation qui peut

être reconstruite. Une parole, une attention ou une prière qui peut modifier notre manière de traverser ce qui nous arrive.
Et la flamme possède une dernière propriété remarquable : elle peut en allumer une autre sans perdre elle-même sa lumière.
C'est ce qui la distingue de la matière, que l'on doit généralement partager pour la transmettre.
La lumière, elle, se communique sans s'appauvrir.
Une personne peut transmettre de la joie, du courage, de l'espérance ou de la connaissance sans en être privée.
Le judaïsme ne nous invite pas simplement à contempler la lumière. Il nous demande de la faire exister. Et pour cela, nous n'avons pas besoin d'attendre que toute obscurité ait disparu, il nous appartient d'allumer notre flamme, précisément là où nous sommes. **Chabbat Chalom !**

Mariacha Drai

Si vous souhaitez dédicacer le prochain feuillet de la paracha, il vous suffit de scanner le QR code et de vous inscrire.

SCANNEZ MOI !

Pour la protection de tous nos soldats sur tous les fronts, et pour la *Ahdout* du Am Israel.

Pour la refoua chelema de:

- Gabriel ben Solika

Pour l'élévation de l'âme de:

- Eliahou Elhanan Itshak ben Hay Yossef Yoël
- Félix Acher ben Rahel
- Yaacov Meir ben Rahel
- Rahel bat Louina